

une amertume comparable à celle du sulfate de quinine.

L'absorption du dit purgatif donne lieu à des scènes d'un inénarrable comique. Quand, après de multiples grimaces, la dose est enfin avalée, il faut voir les clients se démener comme des diables, faire des contorsions en tous sens afin de précipiter la descente et la circulation du remède. Une heure après environ, ils vont s'étendre au soleil comme des lézards. Le *koussou* est un redoutable poison et bien des gens, parfois, en forçant la dose, en sont plus malades que leur ténia, lequel ressuscite toujours.

Contre la dysenterie, endémique ici, les Abyssins ont recours à des fruits sauvages, à du lait caillé ou l'on fait infuser des oignons!... etc.

Ils sont persuadés que leur ventre devient parfois une véritable ménagerie, et ils vous diront sans broncher, avec un accent de conviction irréfutable, que, grâce à vos prières, ils ont expulsé des vers, des rats, des serpents, même des chiens noirs!...

*

* *

La fièvre!... ah! la fièvre! Elle règne en maîtresse dans ce pauvre pays! nous en savons quelque chose. Les indigènes refusent d'employer contre elle la quinine; ils disent que ce remède les rends sourds. Ils ont recours à toutes sortes d'herbes ou bien ils prennent un mélange de beurre, de poivre noir, de sel, de l'urine de vache ou de chèvre, etc., et ils sont étonnés de ne pas guérir.

Contre le rhume, ils ont un spécifique infailible qui guérirait même un "rhume de cheval". Faites fondre une forte poignée de poivre noir dans deux ou trois cuillerées de miel, et avalez tout cela bouillant. Rien de tel pour vous ramoner les poumons.

Les maladies du cœur ne résistent pas, paraît-il, au remède suivant: Laissez macérer ensemble, durant huit jours, de l'ail, de l'oignon et du miel; après quoi, avalez cela comme de la confiture. Vous serez guéri.

*

* *

Voici maintenant un renseignement qui pourra être utile aux victimes des maux de tête; aucune névralgie n'y pourra résister. On introduit un bâillon dans la bouche du malade; on applique ses deux mains contre ses deux joues et on lie le tout avec une toile. Cela a pour résultat de faire gonfler les veines du front. On prend, alors, un rasoir et on coupe une des veines. Le sang sortira... et le patient est soulagé.

On trouve beaucoup de sangsues dans les marais et il arrive à nos gens parfois d'en avaler sans y faire attention. Quand ils s'en aperçoivent, ils absorbent des poignées de sel et de poivre. Cela leur

donne une soif terrible et ils boivent démesurément. A la fin l'eau rebrousse chemin et presque toujours, elle ramène la malencontreuse bestiole.

*

* *

Je ne veux pas allonger outre mesure ce chapitre; je ne crois pas que des remèdes abyssins puissent beaucoup servir en Europe.

Une dame m'écrivait un jour pour me demander la façon dont on s'y prend pour guérir, ici, les rhumatismes. Je lui répondis:

"Faites en terre un trou d'un mètre de profondeur; mettez-y du bois vert et du bois sec; allumez le tout; puis asseyez-vous sur un morceau de bois que vous mettrez en travers du trou, au-dessus du feu; couvrez-vous bien avec plusieurs couvertures... les rhumatismes ne pourront résister au bain de fumée que vous prendrez ainsi."

Il va sans dire que le remède parut trop difficile et même pire que le mal.

*

* *

Plus qu'un trait et j'en aurai fini avec tous ces détails pharmaceutiques. Voici ce qu'on fit, il y a trois jours, pour guérir un de nos mulets qui "voulait mourir". Tous nos remèdes à nous avaient été inutiles; nous laissâmes nos domestiques recourir à leur remède à eux. Ils allèrent trouver une vieille femme, lui volèrent quelques mèches de cheveux qu'ils firent brûler sous les naseaux du quadrupède, lequel fut guéri le lendemain!...

Je vous entends rire et protester. Vous avez tort. Que vous dirai-je?... D'essayer vous-mêmes?... Non! vous ne le feriez pas... De venir entre deux trains voir de vos yeux les curieux effets des remèdes abyssins?... Vous ne le ferez pas non plus!... Alors, croyez-moi sur parole... Je n'ai aucun avantage à inventer des choses pareilles.

R. P. J. BAETEMAN.

(*Croquis noirs.*)

DISTINCTION

Milou s'entoure le cou de sa serviette et s'approche de la tante.

— Tante, veux-tu faire un nœud, s'il te plaît. ?

— Comment tu ne sais pas faire un nœud à ton âge ?

— C'est pas à mon âge que tu dois faire un nœud, c'est à ma serviette.